

Libre comme une cigogne.
par Amandine d'Aix les bains

Rêvais-je ? Santiago. Huit *tiraboleiros* se hissent à la corde d'un *botafumeiro* de 54 kilos, oscillant au dessus de ma tête. Je pleure.

Une semaine s'est écoulée depuis mon retour mais suis-je bien revenue ? L'avion a atterri, ceinturée à mon siège, dans ma bulle *Camino*, je me sens lessivée. Marchant mécaniquement dans l'infini corridor qui me dirige vers la sortie, aspirée par la foule, je redoute le moment où je me délesterai de ma *mochila*, de mon prolongement. Je la regarde avec tendresse, balafmée par un barbelé, stigmate témoignant de mes 34 jours de marche. Elle a quitté les deux mousquetons au bout desquels pendouillaient joyeusement, à la façon d'un métronome, les sandales qui me donnaient le tempo.

Sans billet retour, sans téléphone, ni montre, je fais mes premiers pas à Saint Jean Pied de Port, émue, pour arriver à Santiago bouleversée.

Sur mon parcours j'ai rencontré Daniel et son âne « Lou Rey ». En total décalage avec le monde urbain, je tire l'âne sur le bitume brûlant, à proximité d'une autoroute. Ma sensation de liberté liée à ma modeste condition de pèlerine n'en est que renforcée.

Fantômes recueillis dans nos capes de pluie, nous grimpons à la Cruz de Ferro. A son pied, je me libère de deux cailloux rapportés de mon jardin, confiant le poids de mon existence à Dieu. Une magnifique mer de nuages m'attend.

Je bascule en Galice : forêts d'eucalyptus et villages d'un autre temps qui me conduisent vers la fin du voyage. Je suis prise d'ambivalence lorsque je vois s'égrener les derniers kilomètres sur les bornes de granit : arriver à Santiago au plus vite, me défaire du tsunami de pèlerins en quête de la gratifiante *Compostela*, en même temps que ralentir pour m'imprégner du chemin.

Avant dernière étape : 52 kms, un délire. J'installe mon camp à Monte do Gozo, sous un champ d'étoiles *Campus Stellae*. Je n'ai jamais été aussi proche de Santiago, enveloppée en contrebass, d'une robe diamantée. Cliquetis de bourdons matinaux qui s'activent dans l'aube glaciale, à quelques pas de mon sac de couchage. Je lève le camp et fais mes premiers pas pour atteindre la cathédrale.

L'addiction du chemin m'incite à poursuivre jusqu'au cap Finisterre. Dans mon plasma galicien, en totale synergie avec la nature sauvage, j'atteins l'ultime borne kilométrique. Le chemin s'arrête mais l'océan est devant moi. Mon regard n'a plus de limite. Aujourd'hui tout est possible...

Sur ce chemin, les choses plus anodines bouleversent l'existence : les premiers rayons du soleil, un air d'ukulélé au pied de la petite vierge de Biakorri trônant modestement à 1100 m d'altitude, les murs de blé ou de nuages, les éoliennes triomphantes, un clocher aperçu au loin... La simplicité des tâches quotidiennes : étendre son linge sur une branche, à l'échelle de mon lit ou au filet de la cage de foot d'un gymnase.

Les amitiés qui se forgent au rythme lent et sûr de nos pas, mais aussi... les petits et grands secrets semés sur le chemin et puis... chaque matin, le bonheur d'endosser fièrement ma maison de toile après y avoir épinglé mes chaussettes encore mouillées et harnaché solidement mes sandales. Le bonheur de me sentir libre comme cette cigogne qui déployait majestueusement ses ailes dans le ciel de Burgos, au dessus de la cathédrale. Elle avait un message pour moi.

« Ultréïa » !